

Van Rillaer : de la psychanalyse aux TCC

Extrait de J. Van Rillaer (2021) *Les désillusions de la psychanalyse*. Éd. Mardaga, (432 p.)

Extraits des pages 52 à 57

Pour les références précises : consulter l'ouvrage.

Les citations de Freud sont reprises aux *Gesammelte Werke* (Fischer)

Ma découverte de la psychanalyse s'est faite par le livre de Stéphane Zweig *La guérison par l'esprit*. J'avais une quinzaine d'années et je fus tout de suite séduit par le plaidoyer du fidèle ami de Freud. Mon intérêt pour la nouvelle science ne devait guère faiblir durant mes études de psychologie, au contraire. À la Faculté de psychologie de l'Université de Louvain, dans les années 1960, ceux qui adoptaient les idées de Freud éprouvaient le sentiment exaltant d'être les progressistes, les intellectuels audacieux, les explorateurs des profondeurs secrètes dont la psychologie traditionnelle ignorait tout. [...]

Je pus commencer une analyse didactique dès ma troisième année de psychologie avec Winfried Huber, qui avait effectué la sienne à Paris avec Juliette Favez-Boutonnier. Celle-ci avait été analysée par René Laforgue, qui l'avait été par Eugénie Sokolnicka, qui l'avait été par Freud. J'évoque cette « filiation » parce que, dans la confrérie freudienne, le pouvoir d'être analyste se transmet de la même façon que le pouvoir d'être prêtre catholique : le sacrement autorisant la pratique sacrée est conféré par quelqu'un qui l'a lui-même reçu au terme d'une lignée qui remonte au Christ. Ma didactique a duré quatre ans à raison de trois séances par semaine. [...]

Dès que je fus licencié en psychologie, je devins le premier assistant de Jacques Schotte, alors Président de l'*École Belge de Psychanalyse*. Je travaillais dans son Centre de psychologie clinique, où je recevais des étudiants pour des séances de psychothérapie d'orientation psychanalytique. [...]

Des années de dissonance cognitive

Ma foi dans le freudisme a commencé à se fissurer en 1968. Assistant durant six mois au département de psychologie clinique de l'Université de Nimègue (Pays-Bas), je me suis trouvé seul freudien au sein d'une équipe qui travaillait sur des bases radicalement différentes. Des assistants allés aux États-Unis et à Londres avaient ramené de nouvelles idées. Je perdis mes œillères et une partie de mes illusions.

1968, c'est, pour ma génération, l'année de la remise en question des autorités et de la « pensée unidimensionnelle ». À Paris, Lacan surfait avec succès sur cette vague au nom de l'absolue primauté du Sujet et du Désir. À Nimègue, les psychologues voyaient alors la psychanalyse comme une **idéologie bourgeoise**, qui faisait le jeu des autorités, en donnant invariablement des explications intrapersonnelles (pulsions, fixation anale, complexes d'Œdipe et de castration) tout en négligeant les facteurs socioéconomiques des troubles mentaux.

Une autre critique portait sur la **scientificité du freudisme**. Freud avait généralisé à outrance. Sa façon de manier le concept d'inconscient lui avait permis d'expliquer absolument n'importe quel acte, rêve, fantasme ou trouble, et de renvoyer toute objection à des « refoulements » de celui qui les énonce.

Une troisième critique – pour moi la plus importante – concernait l'**efficacité**. À l'époque, plusieurs recherches, principalement anglo-saxonnes, montraient que les résultats des différentes psychothérapies étaient relativement équivalents. C'était une mauvaise nouvelle pour la psychanalyse, la plus coûteuse en temps et en argent. Jusqu'alors, je n'avais pas entendu parler d'études comparatives.

Pour les Hollandais, plus soucieux du rapport coûts-bénéfices que de l'élégance des paroles, la cure freudienne avait fait son temps. L'approche comportementale, alors toute récente, apparaissait plus efficace, au moins pour traiter des troubles fréquents et parfois très invalidants : les phobies. Les psychiatres de l'hôpital universitaire envoyaient les patients qui en souffraient au département de psychologie clinique, pour y être traités « à titre expérimental » par un des psychologues, Aad Burger, qui s'était formé chez Joseph Wolpe. J'ai ainsi assisté *de visu* à des « désensibilisations systématiques » de peurs irrationnelles. À l'époque, je croyais que l'élimination de troubles sans mise au jour du sens « refoulé » entraînait des « substitutions de symptômes ». J'ai donc été ébahie de voir que le traitement comportemental de phobies produisait, au contraire, un « effet boule-de-neige positif » : les phobies disparaissaient, les patients reprenaient confiance en eux-mêmes et étaient plus heureux.

Je suis rentré en Belgique avec la conviction que, comme en médecine, le souci de scientificité, loin de s'opposer *de facto* à une attitude respectueuse de la personne, est une condition d'efficacité *sine qua non* pour traiter certains troubles.

Pendant la dizaine d'années qui a suivi, j'ai enduré une intense dissonance cognitive, désagréable mais propice à l'étude, l'observation et la réflexion. Malgré de sérieuses lézardes de ma foi dans la psychanalyse, j'ai poursuivi jusqu'à son terme mon analyse didactique, j'ai pratiqué l'analyse (je n'avais guère d'autre compétence pratique) et j'ai travaillé à une thèse de doctorat sur l'agressivité en psychanalyse, que j'ai défendue en 1972. À en croire le jury, composé de quatre psychanalystes et un psychologue expérimentaliste, j'étais un expert ès freudisme.

En 1974, j'étais nommé chargé de cours (« professeur » en 1980) à la Faculté de Médecine de l'Université de Louvain. Je bénéficiais de la situation idéale pour penser librement aux questions épistémologiques qui m'agitaient depuis 1968. [...]

Lacan : un charlatan ?

En 1972, à l'occasion de la venue de Lacan à Louvain, j'ai déjeuné avec lui, mon patron et d'autres analystes. J'ai demandé au Freud français s'il avait de nouvelles idées sur l'agressivité depuis son article de 1948. Lacan ne m'apprit rien de neuf. Sa longue réponse m'apparut comme des associations d'idées peu cohérentes. En 1976, un événement eut un impact décisif. Un groupe d'analystes de notre École avait passé deux soirées à analyser ces deux phrases par lesquelles Lacan avait conclu une interview à la télévision : « L'interprétation doit être preste pour satisfaire à l'entreprêt. De ce qui perdure de perte pure à ce qui ne parle que du père au pire » (1974a, 72). La première phrase était problématique car elle contredisait Freud qui avait mis en garde contre *l'empressement* à donner des interprétations au patient (VIII 123) et « entreprêt » ne figurait pas dans *Le Robert*. La deuxième phrase l'était bien davantage. Comme des croyants devant un texte sacré sibyllin, les analystes n'avaient pas envisagé que le verset énigmatique puisse être faux ou être de la poésie surréaliste. Un génie ou un prophète ne se trompent pas. Il fallait donc déchiffrer sa Parole. Les interprétations des analystes étant divergentes, celui qui avait le privilège de faire son analyse chez Lacan fut chargé de demander au Maître ce qu'il en était *in fine*. Il rapporta que Lacan avait répondu : « J'ai dit ça pour les assonances ». Je compris enfin que, pour les textes hermétiques de Lacan, les disciples ne posaient *jamais* les questions « se serait-il trompé ? » ou « serait-ce du non-sens ? », mais *toujours* : « qu'est-ce que cela *doit* signifier... en fin d'analyse ? ». C'est alors que me revint une réaction typique de mes collègues hollandais aux discours hermétiques en psychologie : « ce n'est probablement que du bluff, du charlatanisme ». Beaucoup de Français et de Belges francophones, eux, croient plutôt : « ça doit être *profond* ; seuls les initiés les plus avancés ont le privilège de comprendre ».

Le mot « charlatan » (de l'italien *ciarlare*, parler avec emphase) désigne une « personne qui exploite la crédulité publique, qui recherche la notoriété par des promesses, des grands discours » (Dictionnaire *Robert*). Nous verrons qu'il s'applique à l'oracle parisien. On peut ajouter « génial » :

il jonglait avec des mots sans s'inquiéter de références empiriques et ses dévots tentaient d'exhumer des significations « profondes » de tout ce qui sortait de sa bouche.

La rupture

Dès 1975, je ne prenais plus Lacan au sérieux, mais Freud restait ma principale référence pour mon métier. Mon ouvrage sur l'agressivité se vendant bien, l'éditeur m'invita à en écrire un autre. Je proposai « Science et illusions en psychanalyse » pour un bilan de ce qui est à garder ou à délaisser dans le freudisme. J'ai alors lu le magistral ouvrage de Henri Ellenberger, *À la découverte de l'inconscient* (1974). Je constatai que les énoncés freudiens les plus intéressants étaient repris à des prédecesseurs ou à des contemporains, tandis que quasi tous les énoncés spécifiquement freudiens n'étaient pas vérifiés ou étaient réfutés. J'apprenais aussi que le cas fondateur de la psychanalyse, Anna O., soi-disant « guérie de *tous* ses symptômes », avait été un lamentable échec, maquillé en extraordinaire succès.

Au fur et à mesure que j'écrivais *Science et illusion en psychanalyse*, je trouvais de moins en moins de science et de plus en plus d'illusions. En 1979, je ne me considérai plus comme analyste et je donnai ma démission à l'*École belge de psychanalyse*. Le titre du livre devint *Les illusions de la psychanalyse*. Il sortit en 1981. Il s'en suivit des débats passionnés, des inimitiés durables et de nouvelles amitiés. Je fis beaucoup de conférences, écrivis des articles, puis je fus lassé des polémiques.

Au début des années 1980, j'ai suivi une formation en thérapie comportementale et j'ai commencé sa pratique. Entre 1991 et 2003, je n'ai quasi rien publié qui soit hostile à la psychanalyse. Mon temps était occupé essentiellement par des tâches académiques et des thérapies de phobies, d'attaques de panique, d'obsessions et de compulsions.

